

La responsabilité du journaliste catholique

par Paul VALADIER s.j.,* Paris

Que la responsabilité du journaliste soit rude, nul n'en doute. La question devient encore plus vive et plus insistante si l'on fait profession d'inscrire son métier dans la fidélité au message du Christ, non point que la responsabilité du journaliste chrétien soit sans commune mesure avec celle de tout autre journaliste, mais parce que son souci de fidélité à l'esprit de l'Évangile doit le conduire à redoubler de vigilance devant les dérives possibles. Pour en prendre la mesure, sans doute faut-il commencer par mesurer les défis, afin d'entrevoir ensuite quelques lignes de conduite.

Le défi majeur tient paradoxalement à la multiplication des sources d'informations qui déversent sur le public un flot permanent et sans cesse renouvelé d'informations. Nous ne souffrons pas d'un manque d'information, mais d'un trop-plein... On doit certes se réjouir de cette manne abondante : ne permet-elle pas une plus grande liberté du citoyen ainsi confronté à différentes sources ? n'oblige-t-elle pas le journaliste à une prudence accrue vis-à-vis de lui-même, de ses préjugés, de son éventuelle négligence à vérifier ses sources ? ne contribue-t-elle pas, enfin et surtout, au débat démocratique puisqu'elle donne diversité à l'échange de vues ?

Cet heureux état de fait n'est pas sans inconvénients. Trop d'information tue l'information. D'abord les lecteurs peuvent avoir l'impression d'une indescriptible cacophonie devant une avalanche de données entre lesquelles on ne sait plus où est l'important et l'anecdotique. Le spectaculaire et le scandaleux ne l'emportent-ils pas sur l'analyse des évolutions longues, de grande portée pour la vie commune ?

Ensuite, la multiplication des informations rend impossible toute vérification pour le lecteur ; loin qu'elle soit une garantie de «vérité», elle peut aboutir à la confusion ou au doute : n'est-on pas en train d'abuser de sa confiance ? qui croire, surtout quand on sait que l'image est loin d'être fiable et que les trafics sont possibles, voire monnaie courante ? Enfin, par méfiance, chacun sera tenté de s'en tenir à ses propres vues, et donc se verra confirmé dans ses préjugés. Le trop d'informations replie chacun sur soi. La démocratie n'en sort pas forcément raffermie.

La multiplicité des informations a partie liée à la mondialisation. On ne peut que se réjouir à première vue de l'ouverture ainsi permise : le monde est devenu, plus que jamais, un grand village où rien de ce qui est humain ou inhumain ne nous touche et ne nous soit accessible. Aucune misère, famine ou catastrophe naturelle qui ne

* L'auteur est professeur d'anthropologie et d'éthique au Centre Sèvres (Centre d'études et de recherches de la Compagnie de Jésus).

nous atteigne, aucun conflit ou guerre qui en principe ne nous soient connus, aucun coup d'Etat ou aucune campagne électorale qui ne soient répercutés sur l'agora mondiale.

Mais ici encore, il y a un revers. La mondialisation peut signifier tout autre chose que l'ouverture si l'information en vient à dépendre de quelques agences internationales aux intérêts économiques et aux préoccupations politiques trop solidaires des grandes puissances, ou de chaînes de télévision (genre CNN) dont un quasi-monopole canalise les informations dans un certain sens. Au lieu d'ouverture, nous risquons de glisser vers la pensée unique, ou vers de nouvelles formes de domination occidentale auxquelles les pays émergents sont sensibles, eux qui ne peuvent ni se payer des systèmes médiatiques riches et bien équipés, ni s'appuyer sur des pléiades de journalistes.

Paradoxalement, là encore la mondialisation de l'information conduit à araser les diversités locales ou les drames particuliers.

On ne connaît finalement que les événements qui ont lieu là où les médias sont présents, et tout le reste demeure plongé dans l'inconnu parce qu'aucun témoin ne peut attester de la réalité des faits (ainsi au Tibet, en Afghanistan, en Tchétchénie, au Rwanda). Ou encore de quel poids pèsent les malheurs du Mozambique ou de Madagascar submergés par les inondations, par rapport à des événements montés en épingle ? Quel long silence complice a entouré le sort du Timor oriental jusqu'aux massacres récents ! La mondialisation de l'information risque donc de conduire à l'uniformisation au profit d'un prêt-à-penser unique ou d'un silence suspect sur ce que les médias internationaux estiment des problèmes mineurs.



Timor oriental, un problème vraiment mineur ?

Autre conséquence : il faut frapper de plus en plus fort pour sortir de l'apathie ou de la somnolence une opinion de plus en plus écrasée sous l'information. D'où le risque de valoriser le sensationnel, le sanguinaire ou le scandaleux pour donner du sel à une information trop consensuelle.

Le règne du relativisme

On pourrait conjuguer ces deux défis, surabondance et uniformisation de l'information, avec un troisième, moins visible parce que plus impalpable, celui du nihilisme. Spectre que Nietzsche voyait planer sur l'Europe. A ses yeux, le nihilisme est la

conséquence directe de la perte de confiance dans la valeur des valeurs ; il a partie liée au scepticisme et au «à quoi bon ?», donc au «tout se vaut» ou au «rien ne vaut plus qu'autre chose». Or les deux défis énoncés plus haut induisent le relativisme : la multiplication des informations détruit leur hiérarchisation et, du coup, nul ne sait ce qui importe vraiment (la mort de la princesse Diana devient aussi essentielle que la pandémie du sida en Afrique !) mais, de son côté, l'emprise de la pensée unique éradique les diversités humaines et les banalise à son tour. Qui croire dans ce contexte ? Ne serait-on pas porté à conclure que nous sommes tous plus ou moins manipulés ? Où est la vérité, et même, y en a-t-il une qui résiste à la manipulation ?

Ce nihilisme envahissant constitue un défi redoutable, parce qu'il peut atteindre le journaliste lui-même ; celui-ci ne serait-il pas tenté de s'avouer vaincu et de se considérer comme un rouage impuissant dans la grande machine journalistique ? Dès lors «à quoi bon ?» en effet, à quoi bon exercer son métier avec compétence et vigilance, si le goût du sensationnel l'emporte et si la superficialité commandée par des pouvoirs clandestins ou obscurs devient la loi du métier ? A l'évidence, ce nihilisme «professionnel» ne peut qu'entretenir le nihilisme latent chez tous et contribuer au règne du relativisme dans lequel les volontés se dissolvent et finissent par choisir le n'importe quoi.

Ce diagnostic peut paraître exagérément sombre. Or il importe de prendre conscience des enjeux, non point pour noircir le tableau, mais pour tenter de faire face. C'est un fait que les médias risquent de devenir un pouvoir sans contrôle, échappant aussi bien aux citoyens qu'aux professionnels eux-mêmes, donc de se transformer en un pouvoir manipulateur, sans que la manipulation provienne d'un dessein arrêté de domination : la manipulation pour la manipulation.

Il ne revient pas au journaliste catholique de relever entièrement, par lui-même, tous ces défis : il serait totalement téméraire de prétendre lui donner une telle charge, d'ailleurs accablante et irréalisable. Cependant, sa responsabilité s'inscrit dans ce contexte et peut appeler quelques rapides réflexions.

Respecter le lecteur

Il y a d'abord une condition à toute responsabilité vraie : si la compétence professionnelle doit aller de soi (car sans elle comment parler de responsabilité), elle ne peut se substituer au souci d'une véritable culture humaine et chrétienne. Sans cette culture, le danger de rétrécissement et de limitation du regard sera permanent, entraînant même des erreurs techniques et donc professionnelles. Comment, en effet, parler sérieusement d'un pays sur lequel on enquête, si l'on n'a pas les bases culturelles qui donnent plus qu'une idée rapide de son histoire, de ses traditions religieuses, culturelles, philosophiques, de ses composantes géopolitiques et démographiques, de sa vie politique concrète ?

Le souci d'une culture générale, vaste et solide n'est pas un souci secondaire, il est au contraire essentiel à l'exercice d'un métier où il s'agit d'opérer souvent un difficile travail de transmission transculturelle entre groupes, classes sociales ou civilisations ignorantes les unes des autres. Une culture solide et renouvelée permet de situer les informations, de ne pas survaloriser le seul transitoire, ou de rapporter celui-là à des évolutions profondes qui permettront au lecteur de voir clair, ou de ne pas être (trop) dupe du superficiel. Elle pose donc une condition essentielle pour ne pas se laisser emporter par le relativisme.

Un journaliste cultivé sera porté à respecter ses lecteurs, à les considérer comme des gens eux-mêmes cultivés ou désireux de

l'être. Rien de pire que de considérer ceux dont on se dit responsable comme des gens manipulables. Un journaliste responsable devra tenir pour exigeants, désireux de connaître vraiment, curieux au meilleur sens du terme, ceux auxquels il s'adresse. Ne faut-il pas dire qu'il a un rôle d'éducateur, en prenant le terme non dans un sens paternaliste, mais dans une acception socratique ? Il s'agit d'aider le lecteur à émerger des impressions multiformes, pour aboutir à un jugement informé et fondé.

Comment y parvenir, si l'on n'est pas soi-même inspiré par le plus profond respect pour ceux auxquels on s'adresse ? Il faut se convaincre sans cesse qu'ils ne sont pas seulement des consommateurs ou des clients, encore moins des objets manipulables, mais des esprits cultivés ou susceptibles de l'être, plutôt que des êtres dont on flatte les passions, les intérêts, les préjugés. En prenant au sérieux une telle exigence, ne se met-on pas sur la voie de surmonter nihilisme et relativisme qui noient l'individu dans le «tout se vaut» et le «rien n'importe vraiment» ?

Le respect du lecteur passe par un sens exact des limites de son propre rôle social. Le risque est grand qu'à cause même de l'importance des médias, le journaliste endosse des rôles qui ne sont pas les siens ; on le voit se transformer en justicier, se substituer bien souvent aux procédures judiciaires, procéder à des «révélations» qu'il estime nécessaires à la vie publique, sous prétexte de transparence et en s'enroband dans le devoir de l'investigation. Que le métier implique enquête, donc révélation de vérités cachées ou tues par les pouvoirs en place, certes. Mais transformer cette exigence partielle en finalité spécifique et quasiment exclusive du métier aboutit à une métamorphose grave de l'informateur en inquisiteur moral qui se flatte d'ébranler les puissants de ce monde ou de ruiner les carrières les plus prestigieuses. D'informatrice, la presse devient conspiratrice et dénoncia-

trice, une puissance capable de faire et de défaire les fortunes, les carrières, les réputations. Est-ce son rôle ?

On touche là à un exercice exorbitant de la responsabilité qui transforme le journaliste en militant puritain ou trotskiste, chargé de la purification morale de la société. Cela relève-t-il de sa responsabilité ? Un sens juste de la responsabilité ne consiste-il pas aussi à connaître les limites de sa compétence et à ne pas les outrepasser ?

Souci «catholique»

S'il est vrai qu'un des dangers actuels de la mondialisation consiste en un écrasement des perspectives et en une uniformisation niveleuse, une responsabilité droitement exercée doit être «catholique». Il faut entendre le terme dans son acception d'universalité, d'ouverture à la diversité humaine, selon un sens inspiré par l'Esprit de Pentecôte selon lequel l'humanité est riche de la pluralité de ses langues et de ses cultures. Le souci des particularités contre le nivellement, donc le sens du concret, de l'unique en ce qu'il a de spécifique, doit requérir toute l'attention du journaliste chrétien. Il est de sa responsabilité de rendre témoignage à la diversité humaine et à la spécificité des souffrances et des espérances des hommes.

Rendre témoignage du visage le plus humble, le plus blessé, le plus meurtri, du visage qui a perdu toute trace d'humain, c'est aussi manifester sa fidélité au Dieu invisible dont nous avons reconnu le visage dans le visage sanglant et bafoué du Crucifié. Sans dolorisme ni sentimentalisme, un journaliste chrétien ne peut oublier que sa responsabilité consiste aussi à mettre au jour ce que l'humanité tend à cacher, ses propres plaies, ses blessures, les tortures ou les abaissements qu'elle inflige à ses membres les plus faibles ou les plus démunis, mais de traiter aussi de tout ce

qui se fait de beau et de grand au quotidien. Tout le métier de journaliste ne s'identifie évidemment pas à ce témoignage à rendre aux faibles, mais serait-il exercé en fidélité évangélique s'il n'honorait pas ce souci «catholique», souci de tous, mais aussi du plus marginal ?

La responsabilité ne va pas sans respect, lequel implique une double dimension, apparemment contradictoire. Il oblige à se tenir toujours alerté à l'égard d'un interdit fondateur de la relation humaine selon lequel tout ne doit pas être dit ni montré ; il oblige en même temps à honorer toutes les dimensions des choses traitées. Le respect implique d'abord la prise en compte proprement éthique et spirituelle d'un interdit qui semble à l'opposé d'un métier qui vise à tout montrer et à tout publier : cet interdit rappelle que tout n'est pas possible.

Interdit qui pose des limites au désir de tout étaler, de tout montrer, de tout exhiber : interdit de l'exhibitionnisme par conséquent, mais aussi interdit qui en positif est respect des autres, de leurs légitimes secrets et de leur intimité. Un journaliste responsable saura taire certains secrets auxquels il a eu accès ; il ne montrera pas des images scandaleuses ou nauséabondes, ou nuisibles à des personnes qui ont droit au présupposé de leur innocence tant que rien n'est certainement avéré contre elles (et même alors...) ; mais il le fera parce qu'il sera inspiré par l'humain et sa fragilité, donc par le respect positif d'autrui.

D'un autre côté, un tel respect exige qu'on traite les événements dans toutes leurs dimensions, en se souvenant, par exemple, que l'homme ne vit pas seulement de pain. Autrement dit, qu'il y a toujours aussi une portée spirituelle aux réalités dont on parle. Il ne s'agit pas de réduire toute réalité au spirituel, mais plutôt de faire saillir les enjeux totaux de l'événement. En une époque où il est facile de caricaturer les religions, le journaliste sera particulièrement attentif à lutter contre ces

a priori qui empêchent de voir la réalité des choses. Il lui revient donc, sans devenir à son tour un partisan ou un spécialiste du religieux comme tel, de porter une attention vive aux aspects humains et spirituels présents, mais souvent cachés, en toute situation. Il devra donc faire preuve de discernement et de vigilance, qualités éminemment évangéliques, pour détecter ce qui échappera à tant d'autres peu sensibles à la dimension spirituelle des choses.

Y a-t-il contradiction entre l'interdit de tout montrer ou de tout dire et l'exigence d'honorer l'événement dans toutes ses dimensions ? Il peut se faire, et après tout quel responsable ne connaît pas des cas de conscience difficiles et douloureux qui obligent à trancher au nom de ses convictions les plus intimes ? En réalité, c'est le sens averti de l'interdit qui nourrit et entretient un sens juste de ce qui est à dire et à montrer, c'est lui qui ouvre le regard aux enjeux authentiques des drames humains que rencontre le journaliste. Au fond, un sens vrai de la responsabilité va de pair avec un sens authentique de la liberté. Un journaliste libre ne se laissera pas manipuler, il saura prendre ses responsabilités et aller éventuellement à contre-courant. La foi chrétienne peut contribuer à former des personnes sans peur devant les puissances de ce monde (argent, réputation mondaine, honneurs, influence...).

Que cependant nous ne soyons jamais vraiment libres, ni donc vraiment et toujours responsables, que nous connaissions la peur et la lâcheté au moins à certains moments, il faut en convenir. Aussi la responsabilité qui consiste à rendre compte de ses actes n'est jamais facile à assumer. Elle exige une vigilance de tous les instants, une vie dans la foi, l'espérance et la charité. Elle exige aussi l'entraide fraternelle et la critique mutuelle que chacun devrait trouver dans l'Eglise.

P. V.